

## Le christianisme dans le NE de la Thaïlande

15 juillet 1966

Chacun ici, y compris l'évêque, fait de tout: la charge pastorale se définit plutôt localement: il s'agit de faire face aux nécessités locales: les chrétiens du coin à desservir, l'école s'il y en a une, quelques catéchumènes à catéchiser, aide matérielle, bâtisseur, guérisseur... Nos gens sont répartis généralement par villages chrétiens. (Les désaxés, les émigrés des villages chrétiens, laissent généralement tomber le christianisme, à moins de se retrouver un petit groupe, dans le même cas, au même endroit, et d'être « poursuivis » par le zèle de quelque prêtre). Certes, l'ambition de nos responsables c'est que nous ayons dès que possible « tout ce qu'il faut » (surtout depuis que nous avons de vrais évêques et archevêques à la place de pauvres vicaires apostoliques) sur le modèle des diocèses de chrétienté dont on a pu admirer l'organisation au cours de voyages en Occident. Nos évêques qui vont périodiquement faire de longs séjours (pour collecter des ressources) en Amérique, comment ne seraient-ils pas souvent frappés par toute l'organisation, la formidable machine aux rouages multiples d'un grand diocèse avec toutes ses œuvres, ses branches, ses tâches différenciées, spécialisées... Tandis qu'ici nous nous situons encore normalement au niveau de la vie de solidarité au jour le jour avec des communautés de taille encore très humaine et naturelle (avec qui on peut partager le riz et le poisson) que bien des apôtres modernes d'Occident regrettent et s'efforcent de retrouver. Pour nous qui croyons encore que tout ce qui est bien vient de l'Occident, forcément, sinon on ne se serait fait ni curé ni chrétien, ce sont les grandes « machines » qui nous impressionnent. La preuve? S'il n'en était pas ainsi, nous chercherions d'autres voies plus évangéliques et plus conformes à l'instinct religieux de notre peuple. Mais l'instinct de notre peuple, le vent l'a fait tourner.

Dépendant du ministère de l'Education, il y a une équipe avec une revue qui s'efforce de diriger le renouveau à la fois de la culture thaï et de la religion bouddhiste, et cela correspond certainement aux aspirations d'une élite cultivée soucieuse de sauvegarder le patrimoine culturel thaï. Mais au niveau des « primaires » (et on peut considérer comme « primaires » la masse de gens qui se précipitent dans les écoles dites moyennes, afin de décrocher un diplôme de fin d'études, qui espère-t-on, ouvrira le Paradis des gens qui ne doivent plus travailler de leurs mains), tout paraît converger vers la faim de manger les fruits de toute espèce du « progrès » apporté d'Occident. Quant au souci de bâtir ce progrès, on le laisse à une élite d'éducateurs, de responsables, de « travailleur » à l'ouverture d'esprit de niveau universitaire. Et l'édifice repose sur ceux qui le bâtissent indirectement en soignant leurs propres affaires, et en définitive sur la masse anonyme qui doit travailler pour gagner sa vie... comme partout ailleurs.

Et l'Eglise autochtone ?

Les chrétiens : il y en a dans toutes les catégories sans doute. Dans l'équipe qui prépare l'avenir, l'équipe qui a dirigé, pensé la plantation de « l'arbre » et dirige et pense son développement, il y en a peut-être (peu sans doute) dans la capitale. Notre

chrétienté du NE de la Thaïlande est issue d'esclaves rachetés, de fugitifs recueillis, de pauvres secourus (entre 1880 et 1900). Un certain nombre (les fils de pauvres) ont fait des affaires : ce sont des créatures de la mission : le missionnaire leur a dispensé un minimum d'instruction, et comme ils étaient intelligents, leur a prêté quelque argent pour démarrer: commerce, maquignonnage, trafics multiples ; l'argent fait vite boule de neige quand on sait faire. Ceux-là, ils ne sont plus là: ils ont bâti autour de l'église (devenue procathédrale) du village-mère de la mission, des maisons en dur, témoins de leur réussite, et eux, ils sont partis à la capitale où ils font fructifier leur argent. Leurs enfants et petits-enfants ont la route toute tracée: petit séminaire (gratuit) au village natal, puis départ vers le paradis de la capitale, où on peut continuer les études, se caser dans les bureaux de quelque administration ou de quelque société commerciale ou financière. On commence par grignoter les capitaux de papa, et puis on entreprend de refaire une boule de neige avec ce qui reste. Voilà pour les plus malins. Les autres, ils ont essaimé du village-mère, trop étroit, vers les terres vides, ont fait de nouveaux villages. Ceux-là, ils sont dans la rizière, comme tout le monde, et leurs enfants, comme leurs parents, continuent à piocher au pied de l'« arbre » pour gagner leur vie, avec l'espoir de voir quelque fruit tomber à portée de la main. 16, 17 ans, on part goûter les délices de la ville (il y a toujours moyen de trouver quelque travail, assez pour vivre et se payer un pantalon et une chemise). Un an, deux ans, et on revient au village se remettre à la rizière, assez pour nourrir la femme, puis les enfants, mais on peut avoir plus de chance : avoir la chance d'être envoyé au petit séminaire (et si on est au village-mère où est le séminaire, tout le monde est candidat, et ceux qui sont refusés ont encore la ressource d'aller à l'école moyenne de la mission qui est là aussi ; pas gratuit, mais pas cher si on est externe).

Entré au séminaire, on prend la filière des fils des « riches » déjà connue (sauf évidemment celle de quelques-uns qui seront des curés). Si on fait une bêtise, catastrophe : on est renvoyé du séminaire. Mais revenir à la maison, au village, à la rizière? Il faut vraiment que papa n'aime pas son fils pour refuser de se saigner pour lui payer la pension de l'école moyenne et se priver de la joie de voir son rejeton évolué revenir aux vacances se pavaner dans le village, désormais trop bien habillé pour pouvoir mettre les pieds dans la vase de la rizière (car il est maintenant chaussé).

Et l'Eglise autochtone catégorie clercs?

On est évidemment des évolués... habitat, genre de vie, standard de vie, travail non manuel, sécurité, argent disponible. La coupure vient à l'entrée au petit séminaire. L'an passé, j'avais un séminariste de 16 ans dans un village. Il me confie une lettre à transmettre à son camarade séminariste dans un autre village (ici, selon la coutume, c'est ouvert et ce n'est pas secret). Il lui disait qu'après ces quelques jours de vacances, il était complètement dégoûté, et qu'il lui tardait de repartir. La semaine précédente, je travaillais seul à défricher un coin de terrain de l'autre côté du chemin, juste devant sa maison. Les premiers jours, il était là, bien habillé, s'ennuyant visiblement, mains dans les poches, allant, venant. Les jours suivants, il n'était visible que lorsque je ne travaillais pas, disparaissant quand j'étais sur le chantier. Au séminaire, on est

transplanté dans un autre monde: une bâtisse en dur d'un prix fabuleux comparativement. Dans les villages, une maison ordinaire en bois (bon plancher, parois en bois, couverture en bardeaux) vaut 200 à 250 NF. Une chaumière vaut bien moins. Le logement de 100 séminaristes coûte autant que le logement de 2.000 familles de paysans (ou 10.000 chaumières) – toutes les sécurités, les commodités: le riz, et la nourriture toujours assurée et prête sur la table, l'électricité, mobilier, machines travaillant à votre service. Le contraste est trop fort avec la vie du village natal. « Alors, il faudrait que les séminaristes aillent à la chasse aux grenouilles chaque matin avant de pouvoir déjeuner, comme ils le faisaient au village natal, qu'ils aient chacun leur petite lampe à huile dès que vient la nuit, etc. ? » Non, on ne voit pas de solution à moins d'inventer un nouveau genre d'initiation au sacerdoce. Il est impensable que les clercs ne soient pas des « évolués », des gens qui ont échappé aux servitudes et aux insécurités de la vie des pauvres dont ils sont issus.

Et les moines bouddhistes n'ont-ils pas également échappé aux servitudes de la vie de leurs semblables? Certes, les moines bouddhistes ne travaillent pas pour gagner leur vie. Pourtant, sur le chapitre de la pauvreté (au moins les monastères de village), je crois qu'il y a d'eux à nous un contraste considérable.

L'Eglise autochtone, surtout dans le NE du pays, a vécu une période douloureuse, sombre, à la suite du conflit franco-siamois au sujet des frontières de l'Indochine française qui cherchait toute occasion de grignoter le territoire thaï sous prétexte de récupérer d'anciennes terres laotiennes ou cambodgiennes (quand tous les écoliers thaïlandais apprennent en classe que Laos et Cambodge au contraire sont d'anciennes possessions du royaume thaï).

Les chrétiens du Siam (en majorité non thaïs d'ailleurs, chinois, vietnamiens), disciples des missionnaires français, devinrent suspects, surtout près de la frontière indochinoise. Le gouvernement de Bangkok crut qu'il obtiendrait assez facilement le retour des chrétiens du NE à la religion nationale qu'ils avaient quittée récemment (deux générations pour les plus anciens) et pour des motifs occasionnels. Les missionnaires étrangers expulsés, tracasseries et brimades administratives auraient eu raison des possibilités de résistance du gros de la troupe (malgré le courage de quelques-uns), si avec l'armistice de 1945 et (la Thaïlande se trouvant fort heureusement dans le camp des alliés) la victoire, le retour aux libertés démocratiques, les missionnaires expulsés n'avaient pu revenir, et s'efforcer de regrouper le troupeau dispersé.

Le gros des chrétiens fit confiance aux bonnes dispositions officielles et les villages chrétiens, pour la plupart, se retrouvaient chrétiens comme avant. Durant la tourmente, le chrétien ordinaire s'en était tiré par la soumission, au moins extérieure, aux nécessités du moment. Les prêtres eux, fermes dans la foi, affrontèrent l'orage sans compromis: prisons, insultes, condamnations, mauvais traitements. La liberté revenue, proclamée, leur fidélité éclatait : ils n'avaient pas trahi la foi et on ne les disait plus traîtres à la Patrie. Soucieux de se purifier de tout reste de suspicion, de manque de loyalisme à la Patrie auprès des officiels qui les brimaient hier et maintenant les traitaient avec déférence selon les consignes reçues depuis que le vent avait tourné, les

prêtres n'eurent rien plus à cœur que de saisir toute occasion de faire éclater les signes de leur patriotisme. Avoir leur place aux cérémonies officielles, recevoir salutations et congratulations des officiels, quel baume sur les anciennes cicatrices. Traumatismes et complexes fondaient. Relations, occasions de rencontre avec les officiels se sont multipliées à cause des écoles, autorisées, puis approuvées, puis subventionnées. L'Eglise autochtone fait confiance aux bonnes dispositions officielles. La voie du Bouddha est religion officielle, nationale, inséparable de la culture nationale et son enseignement fait partie de tous les programmes et examens scolaires (y compris écoles confessionnelles et séminaires), mais [*Ndlr* : reconnaît] la liberté absolue de pratiquer et répandre les autres religions.

Les délégués de toutes les religions présentes en Thaïlande sont convoqués à des réunions périodiques par le ministère des cultes. De ce côté-là, l'atmosphère est à l'euphorie, et donnant une nouvelle preuve de loyalisme national, l'Eglise entre à fond dans la politique anticommuniste de la propagande officielle (ce n'est pas sans raisons, car parmi nos dirigeants anticommunistes, le fait que le communisme est né et a le gros de ces troupes dans les pays chrétiens n'est pas sans faire problème). Je crois qu'ils peuvent être tranquilles du côté de l'Eglise catholique de Thaïlande: on n'aurait pas trop de peine à nous faire endosser des chaînes dorées si quelque duce ou caudillo intelligent et habile s'en mêlait.

J'ai entendu il y a 10 ans raconter par un évêque siamois que, le temps où il était petit séminariste et où les missionnaires français jouissaient encore de l'extra-territorialité, au cours de leurs promenades en barque, par les canaux, ils faisaient exprès de tirer en passant des oiseaux dans les bosquets sacrés des pagodes, de camper pour y dire la messe tout exprès dans les abris pour voyageurs que la piété bouddhiste a édifiés auprès des pagodes. Avant-guerre, un jour, un jeune prêtre tout neuf revenu du séminaire allait visiter sa parenté d'un village encore païen, leur expliquant que pour être sauvé et aller au ciel, il n'y avait qu'un chemin : quitter « la superstition » bouddhiste et se faire chrétien. « Et notre Bouddha, où est-il donc, d'après toi, maintenant? » « En enfer, bien sûr ! » Fureur, indignation des villageois : ce n'était pas une « vérité à dire » comme cela ! Depuis, on s'est mis à douter si c'était même une vérité!

Depuis l'époque de Jean XXIII, on a commencé à voir les robes jaunes des moines à des cérémonies officielles chrétiennes, aux grandes occasions... pour les impressionner d'abord, puis de plus en plus pour des relations de bon voisinage.

Quelle conception se fait l'Eglise autochtone de sa mission ? Tout naturellement le même qu'elle peut se faire du but de la « religion » et du but de la vie sur terre : c'est en termes « d'âmes à sauver » que se pose tout le problème : son âme et celle des autres de l'enfer (c'est sérieux). En d'autres lieux, on parle du malaise du clergé: un sacerdoce qui n'arrive pas aisément, clairement, à définir son sens, sa place, son rôle, sa mission, les modalités possibles, souhaitables de son incarnation dans le monde d'aujourd'hui. (Pourrait-on suggérer à ces prêtres, qui ne voient plus clair, de venir faire chez nous une cure de désintoxication ?) Quelque temps après la fin de la guerre, au grand séminaire de X en France, nous suivîmes une retraite prêchée par un

missionnaire directeur de grand séminaire en Asie, revenu après de longues années, la guerre ayant retardé son congé. Prêchant des retraites dans les séminaires diocésains du pays natal, il s'était donné pour mission, voyant le déboussolage et la confusion que la guerre avait produit chez nous, de nous aider à nous remettre sur la vraie voie, car, disait-il, ceux qui avaient passé ces terribles années de guerre assez loin, en avaient moins subi les contaminations et le bouleversement des idées, et avaient l'avantage de voir très clair là où nous errions dans le brouillard. Pour ces séminaristes qui avaient goûté les camps de prisonniers, du STO, des camps de concentration, c'était un langage difficilement supportable : ils avaient la conviction d'avoir, durant des dures années, fait sur la mission des découvertes que lui, en mission, n'avait pas faites. Oui, ici en mission, nous voyons (encore) très clair le but et le chemin : nous travaillons au salut des âmes comme Jésus-Christ l'a fait et a commandé aux apôtres de le faire.

« Avec tes idées, je ne vois pas ce que tu veux aller faire aux missions! » Ainsi concluait mon curé (celui qui, enfant de chœur, m'avait envoyé au petit séminaire) un jour de réunion de doyenné où, jeune vicaire, le responsable des conférences m'avait dit d'expliquer pourquoi je voulais quitter le diocèse et partir aux missions. Je ne dus pas mettre toutes les nuances désirables... et ce problème n'était pas très clair dans ma tête au temps du grand séminaire, la littérature n'étant pas abondante sur la question. Possibilité de salut de tous les hommes, oui! Mais nécessité de connaître Dieu créateur, rémunérateur, sauveur. Explicitement ? Implicitement ? En ce temps-là, on n'osait pas aller dénicher une foi salutaire implicite dans la droiture, le dévouement à un idéal, la bonne volonté.... La solution classique : les lumières spéciales que Dieu se doit d'accorder, avant l'instant de la mort, là où le bon sens (Dieu en a aussi) refusait de damner – s'il y avait eu des limbes, comme pour les enfants, la solution eut été plus simple ! – . Si peu clair que ce fut dans les idées et dans l'expression, il me semblait que l'œuvre du Christ sur la terre, et donc le but de la mission, tout en l'incluant bien sûr, ne se posait pas tout simplement en termes de « salut des infidèles » et mon curé n'était pas d'accord!

Récemment encore tout le monde n'était pas d'accord! (cf. « Christ au monde » il y a un an ou deux : « fausse perspective que celle qui exclut totalement le salut du but de la mission. Bonne au contraire celle qui l'y attache exclusivement ») Le P. Quéquignier a de bonnes raisons de peser ses termes (cf. Revue des EP, No 145, p. 20).

La juste perspective? Vatican II a choisi la perspective du projet de Dieu tel que sa parole elle-même nous la découvre en nous ouvrant les yeux sur la réalisation progressive que le Père conduit depuis le fond des âges jusqu'à nous aujourd'hui et ensuite jusqu'à la fin. Mission, missions, les premières ébauches, mission d'Adam, Abraham, Moïse, les serviteurs de Dieu, de sa Parole, les promesses et les alliances qui ont façonné le peuple. Fils premier né de Yahvé, mission du Fils, nouvel Adam, nouveau Moïse, le vrai serviteur. Mission de son Esprit transmis à son Eglise qui dirige sa mission, garantit, fait que c'est la même. « Père, que ton Règne vienne », voilà l'œuvre (du Père, du Fils, de l'Esprit, de l'Eglise), la « consommation », l'Accomplissement de toutes choses. Que ton Règne (Basilia) vienne ! Il est proche, annonce Jésus, le Royaume (Basilia) de Dieu – des « cieux », dit Matthieu ; il avait ses raisons. « Les

cieux » = Dieu, le ciel = Paradis, notion religieuse commune : séjour de bonheur des esprits désincarnés, homme et dieu rien de moins bibliques. Cieux ou ciel, en français, on fait la différence que nos Pères récents dans la Foi, en pays thaï, n'ont pas pris garde de faire (tellement, sans doute, dans leur esprit, et celui de leurs fils, dans la foi, le « royaume de Dieu » équivalait au ciel-paradis) dans la traduction des 4 évangiles (faite sur le texte français du NT de Buzy) et dans le missel dominical (traduction maintenant officielle pour la liturgie renouvelée),

Justement demain, 7<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, le texte de l'Évangile que je proclamerai en thaï me fera dire, si je lui suis fidèle, « Ce n'est pas celui qui Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume du Paradis, mais celui qui fera la volonté du Père qui est au Paradis (au ciel) ; voilà celui qui entrera au Paradis (ira au ciel) ».

Que venait faire Jésus sinon sauver les âmes, et quelle mission a-t-il donnée aux Apôtres, sinon sauver les âmes : aller au ciel et en assurer l'entrée au plus grand nombre possible ! Une seule alternative : le ciel ou le feu qui ne s'éteint pas.

Il est tout à fait facile de lire et de prêcher l'évangile de l'unique perspective du salut de l'âme, de la mort et du jugement « particulier ». Prenons, de Matthieu, ch. III sur Jean-Baptiste : la cognée au pied de l'arbre, la pelle prête pour nettoyer l'aire, le grain au grenier, la balle au feu. Au ch. 5, les béatitudes : de bons conseils pour aller plus sûrement au ciel et y acquérir une bonne place. La lampe, le sel: responsabilité de ceux qui doivent conduire les autres au ciel. Puis, la porte étroite (ch. VII), les paraboles (ch. XIII). Le semeur : les mérites à acquérir avant la moisson, l'ivraie (au feu): le jugement inévitable, le trésor et la perle : l'âme à sauver ; le reste ne compte pas. Même sens au ch. XVIII (le scandale). La brebis égarée : la « persévérance finale » (conversion à temps).

Voilà la formule de notre « de catechizandis rudibus » style « mission », car il ne faut pas aller chercher des choses trop compliquées et parler aux gens simples un langage facilement accessible.

Et en effet, ce n'est pas inaccessible, notre « religion ». A la base des croyances assez généralement admises et communes à beaucoup de religions : Dieu, l'âme, la mort, le ciel et l'enfer: Dieu à adorer, l'âme à sauver, la mort à préparer, le ciel à gagner, l'enfer à éviter. La mort: le moment où tout se règle. Le tout est d'être en règle à ce moment-là et l'âme est sauvée.

Pratiquement, éviter le péché mortel. C'est terriblement dangereux: on peut mourir sans avoir le temps de se remettre en règle, de se confesser. Si, par malheur, on est tombé dans un péché mortel, bien vite se confesser. Si on ne peut pas se confesser, faire un acte de contrition en attendant (mais rien ne vaut la confession).

La religion chrétienne dit ce qu'il faut faire pour aller au ciel: il faut être baptisé pour effacer le péché originel (c'est une chose à savoir: l'affaire d'Adam et Eve); il faut aller à la messe le dimanche et faire les Pâques parce que c'est obligatoire. Avec ça, éviter les gros péchés et s'en confesser, ça peut aller. Comment il faut faire pour se confesser et communier, ça s'apprend au catéchisme, avec les prières. Pour bien faire, il faut aussi dire les prières matin et soir. Quand on se marie, pour être en règle, il ne faut pas régler ça tout seul avec la parenté. Il faut aller trouver le prêtre qui dira ce

qu'il faut faire, et fera ce qu'il faut avant qu'on puisse aller ensemble.

Quand on est gravement malade, il faut aller chercher le prêtre pour qu'il donne les « sacrements ». S'il n'y a pas moyen, il faut faire des actes de contrition.

Attendre les derniers moments pour se « convertir », c'est terriblement risqué. On n'est pas sûr d'avoir le temps. Enfin, si on en était arrivé là, ne pas oublier la dernière planche de salut : faire un acte de contrition et prier la Ste. Vierge.

Enfin, pour augmenter ses chances de salut (prendre des assurances supplémentaires), augmenter ses mérites et la récompense au ciel, il est très recommandé de faire, en plus des choses obligatoires, d'autres choses qui ne le sont pas : entendre la messe, se confesser, communier souvent, dire d'autres prières (surtout le chapelet) et très spécialement faire ce que le Sacré-Cœur et Notre Dame de Fatima ont demandé pour le 1<sup>er</sup> samedi et pour lesquels ils ont fait des promesses.

Tel est le vade mecum du chrétien : “fais cela et tu iras au ciel”.

Et Jésus-Christ ? On n'en a pas encore parlé! Bien sûr, il faut savoir aussi (mais on l'apprend dans le catéchisme) qu'il est le 25 décembre à minuit dans une grotte, et puis, il est mort sur une croix « pour effacer les péchés du monde”. (C'est comme ça. Il faut le savoir. C'est nécessaire.)

Quand on veut se faire chrétien, il ne faut pas se casser la tête. Ce n'est pas compliqué: on se met à étudier la religion pendant quelque temps, on apprend les prières. On vous dit les choses qu'il faut savoir. On vous fait voir tout comment il faut faire et, quand on est prêt, on est baptisé, on se confesse et communie, et ça y est : on est chrétien.

Et ça pour faire une religion à la portée du populo, une religion comme il puisse la comprendre et la pratiquer (une religion avec des choses à savoir et de choses à faire = pour aller au ciel), une religion comme il l'aime... peut-être ! Aller au ciel, poésie, imagination populaire, avec des processions, des fleurs, des guirlandes de papier de couleur, comme on fait aux jours de fête, des chants, des danses, de la musique. (N'est-ce pas pour imiter le ciel qu'on fait la fête : un jour de paradis sur terre.) Oui, mais toute la vie, on n'est pas toujours d'humeur à faire la fête : il y a des jours mauvais, des jours où tout vous tombe dessus: la femme est malade, ou les gosses. Le buffle crève, la pluie manque ou bien l'inondation noie la rizière. Les chenilles détruisent la récolte à un mois de la moisson. Quand on a tous ces embarras sur les bras, et même quand ça va moins mal, mais parce que les temps changent, les idées changent (c'est la vie). Les pratiques de cette religion, même simplifiée, deviennent encombrantes : confession et communion pour la fête annuelle (justement ça sert de Pâques), ce n'est pas la mer à boire. C'est la fête, une fois par an. On y va tous en chœur (à confesse), mais les dimanches, les 52 dimanches qui reviennent un par semaine, toute l'année, on n'a surtout pas mauvaise volonté, on est négligent. On le confesse bien bas. En Thaïlande, et surtout chez les Laotiens du NE, on est accommodant: quand le prêtre a l'air de tenir vraiment beaucoup à nous faire quelque chose pour qu'on aille au ciel, on se laisse faire volontiers et même on va lui demander soi-même. Si on sait que ça lui fait plaisir, on ne peut pas lui refuser cela. C'est peut-être un service qu'on lui rend, une occasion de ramasser des mérites qu'on lui offre pour son ciel à lui. (S'est-il fait prêtre

pour autre chose ?), comme pour nos bonzes, avant que nous ne soyons faits chrétiens.

Remèdes, secours divers, nous aurons bien l'occasion d'aller lui demander la contrepartie du service que nous lui rendons ou du plaisir que nous lui faisons en entendant la messe, lui confessant nos péchés, recevant les sacrements. (Il doit y tenir beaucoup : il ne parle que de cela.)

On rencontre très rarement parmi nous ces enragés qui encomrent le curé de leurs besoins imprévisibles et incoercibles de sacrements : « C'est comme le Père voudra, comme il fera. » Ils sont braves ! Il suffit de parer à leurs oublis. Il suffit de leur envoyer les légionnaires (de la légion de Marie) pour rappeler à celui-ci ou celui-là qu'il y a bien longtemps qu'on n'a pas vu sa face à la messe, à confesse, ou que le « temps pascal » va s'achever sans qu'ils se soient acquittés de leurs devoirs. (Quand c'est ce temps-là, peuvent-ils savoir ? Nos façons de compter ne sont pas les mêmes.) On avait oublié. On ira dimanche, bien sûr ! Et l'an prochain, quand les légionnaires actuels seront rentrés dans les rangs (par exemple, les jeunes filles qui seront mariées d'ici là) et oublieront leurs devoirs, on leur enverra les nouvelles vagues de légionnaires le leur rappeler et toujours, ils seront bien reçus, avec affabilité et même reconnaissance : « C'est bien gentil de venir nous rappeler... on avait oublié ! »

Un jour, passe par mon village un homme, une fiole à la main. Il vient demander quelques gouttes de vin de messe. Il était chrétien « complet » (il avait reçu tous les sacrements, y compris le mariage). Il savait toutes les prières et comme il avait, de nombreuses années, été le serviteur du Père, il savait encore « tout, comment il fallait faire la messe » (et à l'appui de ses dires, il me récite les prières au bas de l'autel, en latin, bien sûr : « Dominus vobiscum. Et cum spiritu tuo », avec les gestes appropriés. Puis, il avait quitté sa femme et était parti pour un lointain voyage, et le Père, qui, à son mariage, lui avait assigné sa portion de terre à rizière, l'avait confisquée (comme c'était convenu, en cas d'infidélité). Il avait voyagé jusqu'à Bombay avec un marchand dont il était le domestique. Et maintenant, il était vieux. Il avait, bien sûr, repris femme en d'autre lieu, et c'était difficile à « arranger ». Il implorait un peu de ce vin de messe que seul le prêtre boit et qui est doué de grandes vertus. A son âge, il sentait que cela lui ferait du bien. Superstition ? Premier mouvement : refus. Puis, pensant que ce serait achever de le fixer dans l'idée que nous avons là un « talisman » jalousement gardé (*Ndlr: si on lui refusait*), il repartit avec sa fiole presque pleine et les souhaits de force, de santé et longue vie, selon l'usage.

Braves laotiens ! Réalisme, simplicité, soumission aux nécessités et aux lenteurs des rythmes de la nature, des saisons et des années. Savoir attendre ce qui ne peut mûrir que lentement. Bienveillance, apaisement des précipitations, des impétuosité, des colères, contre l'inertie naturelle des choses et des gens. De ce réalisme, de cet humour, je crois bien que je me suis enrichi, sans ignorer que les défauts de ces qualités (apathie, nonchalance, imprévoyance, inconstance) pourraient se trouver fort bien d'un échange avec les qualités d'un défaut.

Mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, mes neveux, mes nièces, mes cousins du NE du pays thaï, comme je me sens mal à l'aise dans cette religion dont on vous a accoutrés : veste étrangère et étrange, à la fois trop courte et trop longue, comme



quelque chose de pas fait pour vous, dont vous vous trouvez affublés et non pas habillés. Habiller, ce serait mettre en valeur la beauté du corps, le transfigurer, en faire paraître tout le rayonnement, toute la “gloire” au sens biblique. Il me semble que la mission, au lieu de limiter son ambition à expédier vos âmes, toutes nues, une par une, au ciel par le plus sûr et le plus court chemin, aurait dû vous transmettre l’Esprit du Seigneur, initiateur et consommateur de toutes choses, pour qu’il habille vraiment, informe et achemine vers leur achèvement les semences que la Sagesse multiforme, incognito, semait et cultivait depuis la plus lointaine préhistoire, dans le terrain qui fut le berceau et le terreau humain dont les diversifications et les amalgames ont composé le patrimoine physique, moral, spirituel, humain du peuple thaï, pour qu’à la fin ne manque pas cette pierre précieuse, unique, à nulle autre pareille, indispensable à la complétude du Nouveau et dernier peuple de Dieu, Eglise rassemblée des quatre vents, de toute tribu, langue, de tout peuple, de toute nation.

La mission a limité ses ambitions : on vous a proposé quelques recettes « efficaces » pour aller au ciel.

Ces gens, ce sont des paysans, atavisme paysan, sagesse de paysans, pétris de réalisme et de bon sens. (Il ne faut pas les prendre pour des imbéciles.) Est-ce que, avec notre « religionnette » simplifiée pour des gens simples, nous ne les aurions pas pris pour des imbéciles ? On dit : « Voyez ! Ils aiment les processions, les fleurs et les guirlandes de papier de couleur, la musique, la danse, la fête, le théâtre qui développe, dans un décor irréel, un roman d’amour interminable, comme un rêve, auquel on peut toujours ajouter une nouvelles péripétie, les chiffons, le clinquant. C’est joli, ça amuse. Ça intéresse un moment, on joue à se laisser prendre au jeu, comme si on y croyait. Mais ce n’est que jeu, représentation, c’est la fête. On n’est pas dupe, on se prête au jeu, tout simplement. »

Eh bien, une religion, avec un ciel de rêve, à l’eau de rose, au bout, et pour y aboutir infailliblement, des « trucs », des recettes, des cérémonies, des représentations assorties de force chiffons et fanfreluches, dont on ne voit pas bien la relation de l’un à l’autre, et comment telle observance obligatoire peut conduire à tel résultat (ex : aller à la messe le dimanche, et manger du poisson le vendredi, mais pas du poulet ! Nécessaire pour aller au ciel). Vraiment, je ne crois pas que le bon sens du paysan, même s’il consent à se prêter au jeu, n’en soit pas dupe !

Il me semble bien que toutes ces choses-là, ils y croient un peu, pas trop, pas plus qu’il ne faut.

Le bouddhisme siamois est le bouddhisme réformé cinghalais. Tout en payant tribut, les jours de fête, au goût de la religiosité infantine et féminine par le clinquant et la pacotille, il reste attaché à une ligne austère et dépouillée. De plus, un nombre considérable de monastères, appartenant à la réforme du siècle dernier visant à une austérité plus grande encore, comment expliquer que cette forme austère de bouddhisme ait supplanté et éliminé chez les Thaïs les cultes hindouistes qui l’avaient précédé (influence khmère ?). Le bouddhisme dans son austérité ne leur aurait-il pas paru plus sérieux, plus vrai ?

Il y a quatre ou 5 ans, des vellétés de conversion au christianisme se

manifestèrent dans une agglomération. Un de nos prêtres, très zélé, alla les visiter : quelques familles décidèrent de se mettre à étudier la religion. Pour les encourager, le Père très vite [s'efforça] de "bien faire voir comment on faisait dans notre religion ». Dans une des maisons, il leur fit entasser quelques ballots ou cartons, qu'on couvrit de chiffons et orna de chiffons de couleur variée, et il leur « fit » voir la messe. La messe finie, ils dirent : « C'était joli » et on laissa l'autel en place pour qu'on y « fasse la messe » à chacune des visites.

A Bangkok, on a plusieurs fois « fait la messe » devant les étudiants de la faculté des études bouddhistes, venus pour « voir notre religion ». Photos et comptes rendus ont paru dans les périodiques catholiques. Faire visiter une église à des non-chrétiens et essayer de leur expliquer quelques symboles, soit. Mais leur faire exprès une messe, une vraie, pour leur faire voir comment on fait chez nous ! Même s'ils demandent, il y aurait peut-être moyen de leur faire comprendre que ce n'est pas faisable. Ils pourraient toujours aller voir dans une Eglise, un dimanche, une communauté chrétienne, participant à sa messe paroissiale. Ils ne comprendraient pas davantage les rites, mais ils auraient vu l'essentiel : l'assemblée de croyants (qui va se récrier et dire que l'essentiel, c'est le St. Sacrement !). Jésus a-t-il institué l'Eglise pour faire des messes ou l'Eucharistie pour rassembler l'Eglise en lui?

Et nous nous retrouvons avec cette religion préoccupée uniquement d'assurer le salut de l'âme avec les moyens efficaces et obligatoires: sacramentaliser et pour finir extrémiser, et vu la nécessité absolue des sacrements et la faiblesse humaine (roseau froissé, mèche qui fume encore), ne pas être trop exigeant surtout pour les simples : charité pastorale.

Si le peuple prend tout ce que nous lui disons et faisons faire avec une bonne dose d'humour et n'y croit pas plus qu'il ne faut, il est une catégorie de « chrétiens » qui est entrée à fond dans le moule religieux venu d'Occident : ce sont les prêtres du clergé local. Pris et façonnés par le moule dès leur enfance, ils s'y trouvent parfaitement à l'aise (surtout ceux d'âge moyen, « bien formés » par les Pères, avant l'irruption des idées nouvelles). S'ils sont prêtres, c'est qu'ils ont été dociles, sinon ils n'auraient pas abouti au sacerdoce ! Le jeune clergé qui aura fait son grand séminaire à Rome dans le grand vent des remises en question des années de Concile, sera sans doute différent. Il ne sera peut-être pas de tout repos pour les Pères plus âgés et plus sages.

Pour le clergé local d'âge moyen avec lequel nous travaillons, ce qui donne le ton général de la mission locale : maturité, sérieux, zèle, réalisme, humilité, charité pastorale, sens profond de la miséricorde pour les simples, les pauvres matériels et spirituels. C'est vraiment « Dieu et les âmes », « sauver des âmes » Et toutes les œuvres de miséricorde, d'éducation, de développement, c'est pour les âmes (comme faisait Jésus). Souci fondamental d'assurer aux âmes, à eux confiées, tous les moyens de garde ou de recouvrer l'état de grâce, et la grâce précieuse entre toutes de la persévérance finale. Alimenter la dévotion des dévots avec la vie paroissiale, l'instruction des enfants avec le catéchisme, le minimum de préparation imposable et acceptable des « convertis » en vue du mariage. Etre attentif à rappeler périodiquement à leurs devoirs, soit directement, soit par l'intermédiaire de chrétiens zélés (Légion de Marie), les

négligents, les pécheurs, s'efforcer de remettre en règle avec les lois de l'Eglise ceux qui ne le sont pas.

« Et que voulez-vous donc à ces braves gens et à ces saints prêtres? Le curé d'Ars faisait-il autre chose? »

Le Seigneur me garde de juger quiconque, de reprocher quoi que ce soit à quiconque pris individuellement, car à ce niveau, je ne puis qu'admirer. Mais en même temps, au plan général de la mission, ne peut-on suggérer le regret que nous n'ayons pas un peu plus l'esprit de pauvreté : standing et allure générale un peu businessman, moyens matériels et capitaux, dépenses un brin somptuaires ou manifestations de puissance un peu dispendieuse, engagements de dépenses importantes sans plans très précis dans des entreprises qu'on laisse tomber ou dormir ensuite, un certain manque de respect pour l'argent donné et les donateurs, un peu trop l'habitude de tendre la main et de recevoir ?

Mais il y a surtout une conversion profonde à faire dans le sens profond de la mission bien étriqué et appauvri par la perspective du salut individuel des âmes à assurer. Du niveau de la Foi, on est tombé au niveau de la religion avec des croyances et des pratiques « universelles », toujours et partout valables, indifférentes au temps et à l'espace. Universalité qui, dans ce sens, est une pauvreté, car elle inclut fixité dans le temps et uniformité dans l'espace (Non plus les deux dimensions vertical et horizontale de la croix, mais le point ou le cercle sans dimension). Or, la Foi est catholique, ce qui est le contraire de toute universalité intemporelle et a-spatiale. La Foi épouse la dimension temps: une œuvre qui avance, une histoire qui se fait, ponctuée d'événements significatifs, de jours qui s'engendrent les uns les autres, chargés de tout le passé et gros de tout l'avenir, en marche vers l'accomplissement de tout, qui sera si pleinement le dernier qu'il sera le définitif premier. Voici qu'aux derniers temps nous a été clairement annoncé, révélé, ce mystère caché: le sens total de marche de l'humanité et même de l'Univers entier, depuis les lointaines préparations jusqu'à la réalisation (dans la fin acquise et encore à venir) dans la Pâque du Fils unique. Révélation de l'œuvre qui est en même temps Révélation de l'Initiateur, du Réalisateur et du Consommateur. Et par le fait de cette annonce, chacun s'est trouvé interpellé personnellement : « Veux-tu prendre aujourd'hui ta place, déjà prévue, marquée par le Maître d'œuvre, dans le mystère en marche vers la consommation ? » Nous avons décidé, et faisant confiance, nous en remettant totalement au Maître d'œuvre, nous avons jeté toute notre espérance de vie, tout notre « projet humain », dans la construction du Royaume. « Celui qui accepte de « perdre » sa vie à cause de moi », voilà la Foi.

Serait-ce parce que la théologie tendait à l'époque à se fonder sur des spéculations philosophiques plutôt que de s'attacher à scruter le dessein de Dieu dans les Ecritures ? Nous avons hérité d'une mission qui avait perdu ses dimensions fondamentales.

Existence de Dieu et immortalité de l'âme, conclusion de raisonnements spéculatifs, sont devenus des croyances de base de la religion, à la place de la Foi, réponse personnelle à l'appel du Seigneur à entrer dans l'œuvre du Royaume qui vient, dans l'œuvre qui achemine toutes choses vers la consommation, mission que le Fils

unique a reçu de son Père, et qui se continue chaque jour sous la conduite de son Esprit, dans l'Eglise, nouveau peuple de Dieu.

Assis sur les « croyances » à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme, que pouvait bien désigner ce Royaume qui vient sinon le salut de l'âme et le bonheur du ciel!

Quant à la dimension espace qui de toutes les diversités dispersées, s'enrichit, en leur donnant leur place originale, irremplaçable dans l'unité, une fois méconnue, la diversité est apparue comme une faiblesse, un péril, et sous prétexte d'unité on a tout uniformisé. Tenant pour baptisé tout ce qui nous était familier en Occident, tout le patrimoine culturel des « infidèles » était soupçonné de contamination superstitieuse.

Comment une religion qui a perdu le sens de l'espace et du temps ne serait-elle pas comme, par le fait même, désincarnée ? Sauvetages individuels qui se règlent à la mort, un par un, chacun son tour, chacun son sort, sans lien avec le sort des autres. Salut de l'âme, le principal ! et une fois l'âme au ciel, on déclare assouvies toutes les aspirations de l'homme. Survie de l'âme, détachée, séparée. Mais c'est tout l'homme qui veut être sauvé, c'est toute l'humanité qu'il faut sauver, et même tout l'univers, y compris notre sœur la terre et notre frère le soleil. L'homme moderne a de plus en plus le sens de tout : l'homme tout entier, corps et âme, matière et esprit, l'homme lié à toute la communauté humaine, celle-ci liée à toute la création. Le mot « sauver » le met mal à l'aise : sauver les âmes, au moins quelques-unes, sur un immense naufrage de tout le reste ?

Et tout le travail de l'homme sur la terre, le progrès matériel, la science, la culture, la société mondiale des peuples ? Il ne servirait qu'à l'exaspérer de venir citer à l'homme, votre frère, telle phrase de l'Evangile comme « Que sert à l'homme de gagner l'Univers », car il a tout lieu de croire que vous sollicitez cette phrase détachée dans un sens autre que celui où le Seigneur l'a prononcée. Il n'y a pas que ce que l'on peut asseoir sur des preuves claires et des syllogismes qui est objet de conviction pour l'homme. Il y a aussi ce dont il sent, profondément avec sa nature solidaire de tout ce qui existe, que ceci ne peut pas être vrai, et que cela ne peut pas être faux. Il y a des aspirations que l'on sent venir de trop profond pour qu'elles puissent tromper. Ce bon sens est instinct de vrai, qui va encore donner des réactions saines à des gens dont la raison ratiocinante s'est fourvoyée sur de mauvais chemins. Ainsi, le matérialisme lui-même peut être une réaction saine si, en présence de certaines aberrations (aliénations) de la religiosité, il devient évident « qu'on ne peut pas croire au dieu de ces gens-là ». Autant la religiosité aberrante aliène, autant la Foi libère. Il y a des formes de dévotion qui ne sont pas signe de bonne santé mentale, et les refuse est alors un signe d'équilibre et de bons sens.

Il est inquiétant de voir la Foi céder la place à la religiosité, et un ensemble plus ou moins hétéroclite de croyances, de pratiques, d'interdits et de rites, se faire passer pour la Foi.

La religion : chose bien ambiguë ! Elle peut se nourrir de sentiments instinctifs sains, comme procéder de soucis assez troubles. La religion, comme tout ce qui est humain, a besoin d'être rachetée, purifiée de son ambiguïté originelle, mourir comme

tout ce qui est dans le cœur de l'homme, pour accéder au Royaume de Dieu, car elle est de l'ordre des œuvres de l'homme et la Foi est, plus que la réponse de l'homme, don de Dieu.

On dénonce, comme une confusion et une perversion de la nature et du but de la mission, le projet de rendre les non-chrétiens meilleurs bouddhistes, meilleurs hindouistes (cf. Quequigner, MEP), car « la conversion est autant et beaucoup plus rupture que continuité ».

Actuellement, aux fidèles des religions non-chrétiennes qui veulent suivre le Christ, on ne laisse ouverte que la voie de la rupture absolue préalable avec leur religion, sans laisser aucune possibilité d'un minimum de continuité : il faut tout renier en bloc. Aucune possibilité n'est recherchée (elle est même positivement exclue) de conversion et d'élévation de cette religion elle-même à la Foi, de l'accession de ce capital de valeurs humaines, de cet héritage spirituel, au Royaume de Dieu.

Quand des moines bouddhistes demandent à se convertir, la première chose à faire: défroquer, réduction à l'état laïc. C'est arrivé il n'y a pas longtemps ici. Et pour marquer l'événement, on fit des photos, avec les prêtres du lieu, avant et après. Avant avec la robe jaune, après avec une pitoyable culotte et chemise empruntées. Pourquoi cette dégradation? Pourquoi ce moine, ce religieux, ne pouvait-il pas rester religieux en venant au Christ?

Qui plus est, non seulement renier tout l'héritage spirituel de Bouddha (jeté dans les ténèbres extérieures), mais s'affubler encore de tout un harnachement religieux occidental, croyances et pratiques portant le nom de religion chrétienne, et s'arrêter là, sans avoir vraiment accédé à la Foi. Religion pour religion, où est le profit? La belle robe jaune aux orties, et à la place des guenilles européennes !

Quand verrons-nous une voie ouverte aux religions non-chrétiennes pour entrer dans le Royaume avec leur patrimoine spirituel ? Quand cesserons-nous de les obliger à « judaïser » ? Ne suffirait-il pas, l'accompagnant de quelques signes essentiels, simplifiés le plus possible, de la Foi ?

Et maintenant, ce qui nous fait moins problème : nos groupes de chrétiens sont-ils des communautés capables d'accueillir de nouveaux frères et de porter un témoignage valable, s'ils n'ont pas eux-mêmes fait la conversion de la religiosité-religion à la Foi ? Si on n'a pas le sens de la croissance historique du Royaume de Dieu sur cette terre depuis les préparations jusqu'à la consommation, on ne peut pas « lire » vraiment son message (on n'en a pas la clé, on n'est plus dans sa trame). Notre Père est peut-être celui des philosophes, mais pas le « Dieu vivant, Dieu pas comme les autres, le vrai, celui qui est », le « Père de Jésus-Christ ». Jésus n'est plus l'alpha et l'oméga. (De Jésus, on ne retient que sa naissance et sa mort, simples épisodes : un chapitre de catéchisme, des choses à savoir. Dans la piété sentimentale, qui remporte de loin toutes les faveurs, c'est la « divine mère », et puis, le Sacré Cœur, et puis St. Joseph, puis les autres). Le temps de l'Eglise est escamoté. Mourir en règle et aller au ciel (et comme il y a le purgatoire, l'aide individuelle aux âmes des morts a confisqué la messe et l'« activité professionnelle » du clergé six jours sur sept). Une fois l'âme au ciel, on ne voit pas bien ce qu'on pourrait attendre à la Parousie ! La tâche

terrestre de l'homme et la nécessité d'assurer son salut éternel ne s'intègrent pas, ils se séparent et chacun devient l'objet d'une activité et d'un temps séparé, compartimenté.

Les tâches terrestres de l'homme ne rejoignent pas le royaume ; elles n'entrent en relation avec le salut que comme « occasion de pénitence pour les péchés et de mérites pour le ciel », relation tout à fait extrinsèque. Comment vivre l'année liturgique, les temps, les célébrations des fêtes, les dimanches comme mémorial des Evénements du salut, rendus présents aujourd'hui, en marche vers l'accomplissement ? Ils deviennent des anniversaires (Noël), des moments de fête de personnages (Sacré Cœur, saints) ou même seulement de cette statue, ou bien fête des idées, des articles du catéchisme (Trinité), des vertus (de la Ste. Vierge). Ce qu'on apprend le plus facilement, de loin : des moments où il faut réciter telles prières (les divers « mois », le jour des morts, les neuvaines et les plus populaires et plus faciles à retenir : les premiers vendredis, samedis et premiers lundis, le dernier-né ici).

Les sacrements, comment seraient-ils autre chose que des « choses qu'il faut faire pour être sauvé », sans références aux événements du salut et à l'Initiateur et au Consommateur de notre salut (sauf en ce sens que c'est Jésus qui les a institués comme tout le monde le sait) ?

Quand une communauté qui a déjà pris certains plis et qu'il nous arrive des non-chrétiens, qui veulent « étudier » la religion comme on dit ici, comment ne prendraient-ils pas les plis du groupe nouveau où ils sont transplantés ?